

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 72 (1933)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Oh ! Ces hommes  
**Autor:** Fanchette  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225125>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.10.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

grands fleuves qui courent au nord, à l'est et au midi de notre continent. Puis c'est une république, et, ma foi, si petite qu'elle fût, je n'étais point fâché de voir une république. Mais il ne voulut pas que son voyage fut improductif. Il alla trouver l'éditeur Gosselin et lui proposa deux volumes sur l'épine dorsale de l'Europe. Gosselin fit la grimace. La Suisse était un pays bien usé. (Désjà !) Tout le monde y était allé. (Désjà !) Il n'y avait plus rien à en tirer. Dumas eut beau lui dire que, si tout le monde y était allé, tout le monde continuerait d'y aller, et qu'en admettant qu'il ne fut pas lu de ceux qui en étaient revenus, il le serait certainement de ceux qui s'y rendraient : Gosselin ne se laissa pas convaincre. L'homme de peu de foi ! C'est ainsi que, de temps en temps, les éditeurs manquent le coche de la Fortune. Mais vous voyez que, dès cette époque, notre Dumas n'est pas un voyageur ordinaire. Il voyage par ordre du roi, comme Voltaire, ni plus ni moins. Du reste, les idées politiques qu'il emportait ne risquaient pas de lui donner un excédent de bagage. Elles ne le gêneront pas plus en route qu'elles ne nous gênent dans ses livres et dans son théâtre. Ce révolutionnaire, ce républicain farouche est l'homme le plus sensible à toutes les pompes humaines. Mais il est bien le fils de la Révolution par la familiarité avec laquelle il traite les grandeurs de ce monde.

En Suisse, à Arenenberg, il a été admis à présenter ses hommages à Mme de Saint-Leu, qui n'était autre que la reine Hortense. Elle l'a mené dans son salon devant un magnifique portrait de Bonaparte au pont de Lodi, signé Gros : « L'empereur, lui a-t-elle dit, a posé trois ou quatre fois. — Il a eu cette patience ? — Gros avait trouvé un excellent moyen pour cela. — Lequel ? — Il le faisait asseoir sur les genoux de ma mère. » Il dîna à la table royale. Après le dîner, on annonça Mme Récamier. « J'ai beaucoup entendu discuter l'âge de Mme Récamier ; il est vrai que je ne l'ai vue que le soir, vêtue d'une robe noire, la tête et le cou enveloppés d'un voile de la même couleur ; mais à la jeunesse de sa voix, à la beauté de ses yeux, au modelé de ses mains, je parierais pour vingt-cinq ans. Aussi fus-je bien étonné d'entendre ces deux femmes parler du Directoire et du Consulat, comme de choses qu'elles avaient vues. » La soirée se termina par des romances que la reine chanta elle-même sur des airs qu'elle avait composés.

Un autre jour, à Lucerne, Chateaubriand le reçoit. Le grand homme y vit presque en exil. « J'étais à Cauterets, lorsqu'arriva la révolution de Juillet, lui dit-il. Je revins à Paris. Je vis un trône dans le sang, l'autre dans la boue, des avocats faisant une chartre, un roi donnant des poignées de main à des chiffonniers. C'était triste à en mourir surtout, quand on est plein, comme moi, des grandes traditions de la monarchie... Et maintenant allons donner à manger à mes poules. — Mais ne reviez-vous pas en France ? lui demanda Dumas. — Si la duchesse de Berry, répondit-il, après avoir fait la folie de venir dans la Vendée, fait la sottise de s'y laisser prendre, je reviendrai à Paris pour la défendre devant ses juges, puisque mes conseils n'ont pu l'empêcher d'y paraître. — Sinon ? — Sinon, poursuivit M. de Chateaubriand en émiettant un second morceau de pain, je continuerai de donner à manger à mes poules. »

On écrivait des pages et des pages sur les aubergistes de Dumas. Il en est un resté fameux, celui de Martigny. Il accueillit Dumas par ces mots : « Monsieur est bien tombé aujourd'hui : nous avons de l'ours. — Ah ! ah ! dit Dumas, est-ce que c'est bon votre ours ? » L'hôtelier de Martigny sourit avec un mouvement de la tête qui signifiait : « Quand vous en aurez goûté, vous ne voudrez plus manger autre chose. » On lui servit donc un bifteck d'ours. Il en coupe un morceau gros comme une olive, l'imprègne de beurre et, sous les yeux bienveillants de l'hôtelier impatient de l'heureuse surprise que son hôte va éprouver, il l'avale. Il en coupe un second

morceau qui suit le même chemin. « Alors, c'est de l'ours ? — Oui, monsieur. — Vraiment ? — Parole d'honneur ! — Eh bien ! c'est excellent. » Les trois quarts du bifteck avaient déjà disparu, lorsque l'hôtelier, qui s'était éloigné, revint. « Ah ! dit-il, l'animal auquel vous avez affaire était une fameuse bête ! » Dumas approuva. « Elle pesait trois cent vingt. — Beau poids ! » Dumas ne perdait pas un coup de dent. « Et qu'on n'a pas eu sans peine, je vous en réponds. — Je crois bien. » Et Dumas porta le dernier morceau à sa bouche. « Et ce gaillard-là, reprit l'hôtelier, a mangé la moitié du chasseur qui l'a tué. Le morceau lui sortit de la bouche comme poussé par un ressort. « Que le diable vous emporte de faire de pareilles plaisanteries à un homme qui dîne ! » Et il sentit son estomac se retourner. « Je ne plaisante pas, monsieur ; c'est comme je vous le dis. » Suit l'histoire impressionnante du chasseur mangé. L'anecdote du bifteck d'ours fit le tour du monde, au moins du monde occidental. Dix ans plus tard, Dumas repassa à Martigny et, montrant l'hôtelier, toujours le même, à l'ami qui l'accompagnait : « Voici, dit-il, un homme qui me veut mal de mort. Tu vas voir. Demande-lui s'il peut nous donner un bifteck d'ours. » A ces mots, le visage de l'hôtelier se décomposa : « Ah ! s'écria-t-il en se prenant les cheveux à pleines mains, encore ! toujours ! Il ne passera donc pas un voyageur qui ne fasse la même plaisanterie ! Ah ! ce Dumas, comme je l'étranglerais. » Voici ce qui s'était produit. Les *Impressions de voyage en Suisse* avaient eu un tel succès, qu'un matin, un voyageur demanda en regardant la carte : « Vous n'avez pas de l'ours ? — Plait-il ? fit l'hôtelier. — Je vous demande si vous avez de l'ours ? — Non, monsieur, non. » Deux jours après, un autre voyageur dit : « C'est ici qu'on mange de l'ours — Je ne comprends pas, fit l'hôtelier. — C'est bien ainsi Martigny ? — Oui, monsieur. — Et l'Hôtel de la Poste ? — Oui, monsieur. — Eh bien ! c'est ici qu'on mange de l'ours. — Pourquoi ? — Mais parce que c'est ici que M. Dumas en a mangé. — M. Dumas ? Connais pas. » Huit jours plus tard, un autre voyageur entre, pose son sac à terre, s'assied et frappe de son couteau contre un verre en criant : « Garçon, un bifteck d'ours ! » Et depuis, les voyageurs affamés d'ours se succédaient, et l'hôtelier en perdait la tête. « Mais enfin, dit l'ami, qu'y a-t-il de vrai dans ton bifteck d'ours ? » Et Dumas de répondre : « Tout et rien. — Comment ? — Ecoute : trois jours avant mon passage à Martigny, un homme s'était mis à l'affût d'un ours et l'avait blessé à mort ; mais l'ours avait eu encore assez de force pour tuer l'homme et lui avait dévoré une partie de la tête. En ma qualité de poète dramatique j'ai mis la chose en scène. Le pauvre hôtelier n'avait même pas sur la conscience d'avoir fait goûter de l'ours à Dumas. Et cela nous renseigne sur la véracité du voyageur. La réalité n'est pour lui qu'une matière périssable à merci. Il invente en servant des éléments qu'elle lui a fournis. »

Alexandre Dumas était admirablement impressionnable. Tel récit de mort le faisait presque défaillir et la sueur lui coulait du visage ; mais, à peine remis, il était l'homme qui envoyait à une amie parisienne cet impromptu accompagné d'une fleur :

*Salut, ma sœur ! Je fus cueillie  
Dans les jardins de l'Alhambra  
Par quelqu'un que ta bouche oublie,  
Mais dont ton cœur se souviendra,  
Et qui me charge de l'apprendre  
Qu'un jour, si Grenade est à vendre,  
C'est pour toi qu'il l'achètera.*

Dumas sait goûter la teinte bleue d'un paysage sous un magique clair de lune, rêver dans une église un rêve de croyant et s'épouvanter lui-même de la sinistre histoire qu'il a inventée.

Chez l'artiste. — Avez-vous réussi à faire le portrait de ma voisine très ressemblant ?  
— Hélas ! oui.  
— Pourquoi hélas ?  
— Parce que c'est pour cela qu'elle le refuse.

## OH ! CES HOMMES.

Monsieur le Directeur du *Conteur*.



A voisine, la Jeanne au charbon, m'a fait lire un article qui est dans votre journal de samedi dernier. Je n'irai pas par quatre chemins pour vous dire ce que je pense de ce vilain menle qui a osé écrire ça contre nous autres femmes, et de vous-même, d'avoir accepté d'imprimer cette méchanceté.

D'abord, ça doit être un vieux garçon grincheux qui a dû être rabroué sa vie durant, chaque fois qu'il essayait de faire la cour à une jeune fille. Il me semble que je le vois, cette espèce d'apôtre, pouët comme un singe, avec un œil qui regarde de bise et l'autre contre le joran. Ou bien alors, il est tombé sur une serpe de femme qui lui a fait voir l'enfer depuis le troisième jour de leur mariage. Il y en a, malheureusement, par-ci, par-là, de ces peignettes qui sont la honte de notre sexe et qui nous font un rude tort, à nous autres pauvres femmes.

Pour en revenir à votre homme qui n'a seulement pas osé signer son papier, il a un rude toupet d'écrire que les femmes « grignotent » les hommes. Il faudrait n'avoir rien eu à se mettre sous la dent pendant trois jours, pour s'attaquer à des morceaux aussi coriaces que votre fabricant de gandoises. On en aurait une belle indigestion.

Je ne veux pas relever toutes les « bedoumeries » que ce vieux grigou vous a écrites, premièrement parce que, demain, on a la lessive et que je n'ai pas de temps à perdre. Secondement, parce que je n'ai pas l'habitude d'écrire dans un journal. C'est pourtant pas l'envie qui me manque de tourner en bourrique votre espèce de malcommode qui croit avoir écrit de belles phrases, alors qu'on n'y comprend rien. Ce qui est clair, pourtant, c'est que ce malappris n'a jamais fréquenté des femmes de la campagne, sans cela il n'écrit pas des choses qui ne tiennent pas debout. Nous autres, on a autre chose à faire que chercher à « dégoter » (c'est lui qui a inventé ce mot) les hommes « dans tous les domaines ! » En fait de domaine, on connaît celui qui nous fait trimer dur, du matin au soir et qui nous permet de tourner, tout juste. Si les femmes d'Amérique se mêlent d'un tas d'affaires : machines, automobiles, inventions et tout un tralala, c'est preuve qu'elles ont plus de temps à perdre que nous autres. Mais je me demande qui c'est qui fait le ménage, qui raccommode les guenilles, recoud les boutons, donne à manger aux poules et aux cochons et qui s'occupe de la lessive.

J'espère que ma réponse à ce fichu malotru ne va pas vous amener des niaiseries, mais j'avais ça sur le cœur et il fallait que ça sorte.

Avec tous mes respects.

Cousine Fanchette.

## FOIRE ANNUELLE DES VINS VAUDOIS. VEVEY.

« Qui a bu boire », dit le proverbe. Qui a bu une fois, gracieusement, un verre de ce délicieux vin doré de nos coteaux, qui a absorbé sans bourse délier surtout, une parcelle de cette âme du vin qui chante dans la bouteille, celui-là en voudra encore, et ouvrira cette fois ensemble sa bourse et son cœur.

A Vevey, ville que sa « Fête des Vignerons » a rendue célèbre, aura lieu désormais chaque printemps une Foire des vins vaudois, une dégustation de nos bons et honnêtes vins vaudois. Cette nouvelle a eu une heureuse répercussion et partout on se réjouit : on se réjouit de venir déguster ce breuvage divin dont les bienfaits ne se comptent plus, on se réjouit de venir fraterniser autour de ce nectar qui fait circuler dans nos artères un sang renouvelé et enrichi et qui seul nous apporte la joie et le bonheur de vivre. Ce nectar, notre vin, c'est notre sang. Il a reçu la protection divine et malheur à celui qui le méprisera et qui même abusera de lui !

Vevey va donc célébrer notre vin vaudois avec ferveur et noblesse. Vevey va donc d'une manière savoureuse, rendre hommage à nos braves vignerons vaudois auxquels l'on doit tant de gaité, et tant de réconciliations.

« Tous les méchants sont buveurs d'eau », dit le dicton populaire : qu'ils viennent donc à Vevey du